

L'ALIBI DU SUICIDE CHEZ GUY DE MAUPASSANT

Diafar ISSIAKA

Docteur en Langue et Littératures Françaises,
Enseignant chercheur vacataire à l'ULSHB Bamako-Mali
diafarim@gmail.com

Résumé

Cette étude constitue une analyse comparative de l'alibi du suicide dans quelques nouvelles de Guy de Maupassant. Nous avons fait un lien entre le nouvelliste Maupassant et Schopenhauer dont il est sous l'influence. Le suicide est largement évoqué par les deux écrivains de différente façon. Ils n'utilisent pas les mêmes genres. Schopenhauer est un philosophe écrivant des essais tandis que Maupassant est spécialiste des fictions et articles de presses. Malgré leur différence, il y a cependant une convergence d'idée à propos de l'alibi du suicide. Les deux écrivains approuvent la négativité du suicide à travers le regard de la société. La particularité de Maupassant se trouve dans l'enferment spirituel qui conduit certains personnages au suicide.

Mots clés : suicide, alibi, négation, Maupassant, Schopenhauer.

Abstract

This study constitutes a comparative analysis of the alibi for suicide in some short stories by Guy de Maupassant. We have made a link between the novelist Maupassant and Schopenhauer, of whom he is under the influence. Suicide is widely evoked by the two writers in different ways. They don't use the same genres. Schopenhauer is a philosopher writing essays while Maupassant is a specialist in fiction and press articles. Despite their difference, there is however a convergence of ideas about the alibi of suicide. Both writers endorse the negativity of suicide through the lens of society. Maupassant's particularity lies in the spiritual confinement that leads certain characters to suicide.

Keywords: suicide, alibi, negation, Maupassant, Schopenhauer.

Guy de Maupassant³⁰ s'est largement consacré au problème du suicide dans ses fictions brèves. Le suicide constitue un thème majeur dans la littérature française du XIXe siècle, il a été mis en scène de façon récurrente et de plusieurs manières. Ainsi Gustave Flaubert le mentor de Maupassant a montré tout son talent de romancier dans la mise en scène du suicide d'Emma Bovary dans *Madame Bovary*³¹. Le philosophe allemand Schopenhauer a largement influencé Maupassant après Faubert et a également consacré une place importante au problème du suicide dans ses écrits : « *Le monde comme volonté et comme représentation* et *Parerga et paralipomena*. Philosophie et science de la nature. Sur la philosophie et sa méthode. Logique et dialectique. Sur la théorie des couleurs. De la physionomie. »

³⁰ Le corpus des contes de Maupassant que nous utilisons dans cet article sont tous tirés de : *Les Contes de Guy de Maupassant Texte établi pour Maupassantiana*, ALLEN, John Robin, BENHAMOU, Noëlle, disponible sur [<http://www.maupassantiana.fr>], Révisé le vendredi 12 septembre 2008, téléchargé le 12 juin 2015. Se référer au document pdf du site maupassantiana pour la pagination à propos des nouvelles de Maupassant mais nous donnerons le lieu et l'année de première publication avec le titre du recueil de nouvelle dans laquelle nous avons tiré la nouvelle étudiée ou la revue dans laquelle la nouvelle a été publiée pour la première fois.

³¹Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Paris, Maxi-livres, 2002. Pour l'édition originale : Michel Lévy Frères en 1857).

Maupassant et Schopenhauer ont tous écrit sur le suicide avant le sociologue Emile Durkheim avec son ouvrage intitulé *Le suicide*³² qui est sans doute l'une des œuvres les plus abouties en termes d'étude sociale sur le suicide considéré comme étant un fait social. Plus tard Albert Camus évoque le suicide dans son œuvre *L'homme révolté*³³ et dit dans *Le mythe de Sisyphe* : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide³⁴. » Notre problématique dans cet article est : quelle mise en scène de l'alibi du suicide chez Maupassant ? Nous utiliserons une méthode comparatiste en analysant les textes de Maupassant à l'aune de ceux de Schopenhauer.

Ainsi cette étude sur « l'alibi du suicide chez Maupassant » est la suite de l'étude intitulée « Le suicide chez Guy de Maupassant ou l'influence de Schopenhauer » que nous avons menée. Dans ce premier article nous avons surtout montré l'influence de Schopenhauer sur Maupassant en montrant que le suicide existe chez le nouvelliste sous une forme institutionnalisée où plane l'ombre d'une euthanasie mais le suicide est considéré aussi comme héréditaire chez lui. Nous avons montré aussi le suicide comme délivrance et non un crime à travers ses écrits. Dans cet article nous verrons l'enferment spirituel, ensuite nous nous interrogerons sur l'alibi ou le prétexte du suicide Maupassant et enfin nous verrons le crime moral et la négativité du suicide chez Maupassant.

Enferment spirituel

Maupassant aborde deux catégories de suicidés : ceux qui se tuent sans raison apparente et ceux qui se tuent pour une raison bien déterminée. Nous avons donc cette prétention métaphorique pour soutenir cette dualité maupassantienne à propos du suicide : se tuer sans raison et se tuer pour une raison. Dans les deux cas, le crime est moral et implique d'autres criminels qui sont coupables de par leur décision ou leur agissement. Dans *La femme de Paul* de Maupassant, l'origine du suicide, c'est l'agissement de la femme qui est une lesbienne. Paul se jette dans l'eau parce que trahit par celle qu'il a aimée. L'alibi du suicide est la passion d'un garçon face à la déception amoureuse.

Le genre de suicide dépeint dans *La femme de Paul* est tout à fait courant et acceptable d'une façon ou d'une autre aux yeux de la société parce qu'il a toujours existé : des naïfs ou des idiots qui se tuent par amour. Ainsi Paul mourra pour avoir été naïf et trompé par sa compagne contrairement au suicidé dans *Suicides* de Maupassant qui meurt d'après le commentateur de la lettre « sans raison » mais comme on sait qu'il n'y a jamais de suicide sans raison et que cela est su aussi par le nouvelliste, c'est pourquoi plus loin, il fait dire à son candidat au suicide ceci :

Il est minuit. Quand j'aurai fini cette lettre je me tuerai. Pourquoi ? Je vais tâcher de le dire, non pour ceux qui liront ces lignes, mais pour moi-même, pour renforcer mon courage défaillant, me bien pénétrer de la nécessité maintenant fatale de cet acte qui ne pourrait être que différé³⁵.

Les hésitations du candidat au suicide et la recherche de l'alibi montrent un début de folie d'un personnage en proie à l'enferment spirituel, à l'isolement et à la faiblesse spirituelle. Le personnage est sûr de vouloir se donner la mort parce qu'il l'a décidé mais il lui faut beaucoup plus de détermination et cela n'est pas possible sans motif valable, c'est pourquoi il y a une contradiction dans ce qui est dit par le journaliste-narrateur et ce qui est dit par le suicidé dans sa lettre. Le journaliste déforme les faits, il joue sur l'émotion des lecteurs et juge le motif qu'avance le suicidé comme étant un non-lieu. Le suicidé comme

³² Emile Durkheim, *Le suicide*, Paris, Felix Alcan Editeur, 1897.

³³ Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951.

³⁴ Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1942, p.12.

³⁵ Guy de Maupassant, *Suicides* in *Les sœurs Rondoli*, Paris, Paul Ollendorff, 1884, p. 96.

L'ALIBI DU SUICIDE CHEZ GUY DE MAUPASSANT

tout criminel doit se convaincre de l'utilité de son acte. Donc, il est à la recherche d'un alibi ne serait-ce que pour avoir la force de se donner la mort.

Ethos prédiscursif et crime moral

L'ethos prédiscursif³⁶ de M. X dans *Suicide* de Maupassant nous montre un homme apparemment en bonne santé et heureux comme d'ailleurs la plupart des suicidés : « M. X... était âgé de cinquante-sept ans, jouissait d'une aisance honorable et avait tout ce qu'il faut pour être heureux. On ignore absolument la cause de sa funeste détermination³⁷. » Ainsi avant le projet du suicide, les personnages ne présentent souvent pas de signes qui montrent qu'ils sont malheureux ou affaiblis. C'est pourquoi on cherche après l'acte, les raisons qui ont pu conduire un homme à se donner la mort d'où la question du journaliste narrateur dans ce passage :

Quelles douleurs profondes, quelles lésions du cœur, désespoirs cachés, blessures brûlantes poussent au suicide ces gens qui sont heureux ? On cherche, on imagine des drames d'amour, on soupçonne des désastres d'argent et, comme on ne découvre jamais rien de précis, on met sur ces morts, le mot Mystère³⁸.

Il faut obligatoirement un motif pour se donner la mort, on peut ne pas le découvrir parce qu'il est un long cheminement, un processus qui engage d'autres acteurs et c'est dans ce sens qu'on parle de crime moral qui conduit le personnage à la mort. La société est dans certains cas coupable parce qu'elle se mêle jusque dans l'intimité de l'autre ou de l'individu, elle cherche à savoir ce que l'autre pense, comment l'autre vit, qui est l'autre et le fait de se sentir contrôler, surveiller dans les moindres faits et gestes place les personnages dans des situations de stress généralisé lorsqu'ils se croient échouer d'où le suicide. C'est donc cela le crime moral qui peut pousser au suicide.

Chez le suicidé il y a la faiblesse d'esprit qui est évidente chez les personnages de Maupassant, c'est le premier mobile du suicide et le reste est secondaire. Tous ceux qui se tuent sont psychologiquement instables chez Maupassant. Cette instabilité qui caractérise les suicidés a plusieurs sources comme le dit le journaliste et commentateur de la lettre d'un suicidé dans *Suicides* : « On cherche, on imagine des drames d'amour, on soupçonne des désastres d'argent et, comme on ne découvre jamais rien de précis, on met sur ces morts, le mot "Mystère"³⁹ ». Le suicide peut provenir de la déception amoureuse, de problème financier mais par-dessus tout, il y a le *mystère* qui évoque l'horreur, l'inconnu et l'incompréhension chez Maupassant.

D'un côté, il y a pour Maupassant, ceux qui se tuent « sans raison » et ceux qui se tuent par « raison » mais nous tenons à préciser que même lorsqu'il qualifie le suicide de « sans raison », il y a une raison aussi infime qu'elle soit. C'est le dilemme à propos du choix chez Sartre qui stipule : « ne pas choisir, c'est choisir⁴⁰ » parce qu'on a choisi de ne pas choisir. Le fait de se tuer est déjà en soi une manifestation d'un désespoir qui prend sa naissance dans le sentiment de vacuité qu'on sent dans ce monde et du fait qu'on a plus sa raison de rester ici-bas, ce qui constitue une raison valable.

³⁶ L'ethos prédiscursif : « Tout discours, oral ou écrit, suppose un éthos : il implique une certaine représentation du corps de son garant, de l'énonciateur qui en assume la responsabilité. Sa parole participe d'un comportement global (une manière de se mouvoir, de s'habiller et d'entrer en relation avec autrui. » Dominique Maingueneau, *Les Termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil, 1996, p. 40.

³⁷ Guy de Maupassant, *Suicides*, op.cit., p.96.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Jean Paul Sartre, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 425-549.

Le désenchantement du personnage est visible à travers le texte, il est dégoûté par la vie, rien ne lui plaît en ce monde donc il est en proie à l'ennui, à la mélancolie d'où sa chute vers la mort :

Nous sommes les jouets éternels d'illusions stupides et charmantes toujours renouvelées. Alors, vieillissant, j'avais pris mon parti de l'horrible misère des choses, de l'inutilité des efforts, de la vanité des attentes, quand une lumière nouvelle sur le néant de tout m'est apparue, ce soir, après dîner⁴¹.

Le vrai alibi dans ce passage c'est la néantisation de la vie, le fait que le personnage constate le néant autour de lui, il n'y a rien à quoi se raccrocher. Il se voit nier la vie et cette négation de la vie n'est pas une absence de « volonté de vivre⁴² » comme le dit Schopenhauer mais plutôt manque de possibilité d'avoir une existence meilleure d'où la conviction de se donner la mort après l'établissement de la clarification de l'alibi pour convaincre sa conscience « défaillante ». Nous avons un personnage qui a découvert une autre réalité de la vie qui est « l'horrible misère des choses⁴³ » qui fait de sa vie une « course » vaine qui n'en vaut pas la peine, c'est pourquoi il veut y mettre fin. C'est une révélation d'une nuit qui le transforme et la cause de cette transformation est la découverte du néant.

Ainsi cette découverte ou cette fenêtre sur le néant qui s'ouvre devant le candidat au suicide est déterminante pour l'exécution de l'acte suicidaire. Cette figure antithétique de la lumière qui est la découverte du néant débouche sur une mauvaise prise de conscience au lieu du savoir qu'est la lumière, c'est plutôt l'ignorance qui vient du vide et qui domine. La lumière ne pourra rien montrer dans le vide parce qu'il n'y a rien à montrer. Le nouvelliste a déjà prévenu le lecteur que ce candidat au suicide n'est ni un philosophe, ni un esprit brillant et critique. Il fait partie de ces esprits fermés que l'on rencontre chez Maupassant : « J'ai été élevé par des parents simples qui croyaient à tout. Et j'ai cru comme eux. Mon rêve dura longtemps. Les derniers lambeaux viennent seulement de se déchirer⁴⁴. » Il est un dogmatique et un fanatique qui n'ouvre pas les yeux pour croire mais le fait tout simplement parce qu'il devait le faire à l'image de ses parents. Il est à ce titre comme Hervé de Ker... dans *La confession d'une femme* de Maupassant :

Mon mari était de haute taille, élégant et vraiment grand seigneur d'allures. Mais il manquait d'intelligence. Il parlait net, émettait des opinions qui coupaient comme des lames. On sentait son esprit plein de pensées toutes faites, mises en lui par ses père et mère qui les tenaient eux-mêmes de leurs ancêtres. Il n'hésitait jamais, donnait sur tout un avis immédiat et borné, sans embarras aucun et sans comprendre qu'il pût exister d'autres manières de voir. On sentait que cette tête-là était close, qu'il n'y circulait point d'idées, de ces idées qui renouvellent et assainissent un esprit comme le vent qui passe en une maison dont on ouvre portes et fenêtres⁴⁵.

Les deux personnages représentent le type du personnage qui refuse de réfléchir en dehors des idées préétablies et auxquelles il croit. La solitude et le manque de contradiction des idées par une tierce personne contribuent à leur idiotie. Ainsi leur vision est limitée et lorsqu'ils cherchent à voir devant eux, c'est le pire qui se reproduit. Dans *La confession d'une femme* Hervé échoue à éclaircir une affaire qui lui tient la tête et fini par tuer l'amant de sa servante en le prenant pour amant de sa femme. Et dans *Suicides* le simple fait de réfléchir sur sa vie pousse Robert au suicide.

⁴¹ Guy de Maupassant, *Suicides*, op.cit., p. 96.

⁴² Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, traduit par Auguste Burdeau, Paris Librairie Félix Alcan, 1912, p. 549. Numérisé par Guy Heff | disponible sur [www.schopenhauer.fr].

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Guy de Maupassant, *La confession d'une femme*, Paris, Gil Blas, juin 1882, p. 272.

L'ALIBI DU SUICIDE CHEZ GUY DE MAUPASSANT

Robert se plaint de la monotonie de l'existence qui le pousse à bout. La cause immédiate du suicide pour lui, c'est la digestion comme il le dit ici : « Un estomac malade pousse au scepticisme, à l'incrédulité, fait germer les songes noirs et les désirs de mort [...] Je ne me tuerais pas peut-être si j'avais bien digéré ce soir⁴⁶. » Nous sommes en présence d'un homme fragilisé par la vie qu'il a menée et qui souffre psychologiquement d'où toute l'importance de la phrase de sa mère dont il se rappelle : « Robert, mon enfant, si tu ne te tiens pas droit, tu seras bossu toute ta vie⁴⁷. » Les mères connaissent mieux leurs enfants, c'est pourquoi elles sont les mieux placées pour prodiguer des conseils. Le fait de dire à Robert de se « tenir droit » sinon il « sera bossu », c'est une visée perlocutoire qui pousse le jeune enfant à changer positivement de façon psychologique et physique. Elle lui dit de grandir et de devenir un vrai homme. La mère a-t-elle réussi ?

L'enfant devenant adulte n'est toujours pas cet homme que sa mère a voulu qu'il soit, il est devenu bossu parce qu'il échoue et se laisse entraîner dans des souffrances atroces avec une « âme » qu'il se dit « ravagée par les souvenirs » avant d'ajouter après une simple lecture d'une lettre : « je souffrais un supplice plus cruel que toutes les tortures imaginées par toutes les fables de l'enfer. » Il est devenu un pleurnichard, donc incapable de devenir un homme d'où la réalisation de la prophétie contenant la mise en garde de la mère.

Prétérition et alibi du suicide

Dans cette nouvelle intitulée *Suicides* Maupassant utilise une prétérition dissimulée et pleine d'ironie pour montrer en réalité la cause des suicides. Le narrateur précise au début qu'on ne trouve rien des « grands chagrins » qui conduisent au suicide dans la lettre du « suicidé sans raison » alors qu'en lisant, le récit fait par le suicidé dans la même lettre avant sa mort, on retrouve tous les indices qui mènent au suicide. Il y a une instabilité psychologique d'où « la division du moi » qui se fait constater dans ses propos : « Je cherchais ce que je pourrais faire pour échapper à moi-même ? Toute occupation m'épouvanta comme plus odieuse encore que l'inaction ». Il y a l'inaction qui aboutit à l'ennui, à la mélancolie, au sentiment du vide. Donc le personnage n'a pas d'échappatoire, il doit se suicider et pour cela tout est mis en place.

Le « suicidé sans raison » est en fait un suicidé avec plusieurs raisons : de la solitude aux souvenirs ravageurs de cœur avec son lot de rapports interrompus, des séparations douloureuses qui remontent à la surface après lecture des lettres. C'est d'ailleurs ce qui fait sentir « [qu'] un poids plus lourd que d'habitude [...] pesait sur les épaules » et fait dire au personnage : « Je digérais mal, probablement. » La souffrance du personnage est énorme à supporter :

La main tremblante, le regard brumeux, j'ai relu tout ce qu'il me disait, et dans mon pauvre cœur sanglotant j'ai senti une meurtrissure si douloureuse que je me suis mis à pousser des gémissements comme un homme dont on brise les membres⁴⁸.

La scénographie utilisée pour évoquer le suicide est la mise en abyme qui contribue à la dramatisation et au brouillage des frontières temporelles. Le passé et le présent se mêlent et précipitent le personnage dans une souffrance telle que Robert se dirige petit à petit à la porte de sortie de ce monde. Le narrateur qui met sous presse la lettre ne sent pas les mêmes souffrances que Robert qui lit ses lettres. Les lettres constituent l'un des mobiles du suicide, ainsi, de l'indigestion on arrive aux souvenirs ravivés par

⁴⁶ Guy de Maupassant, *Suicides*, p. 98.

⁴⁷ *Ibid.*,

⁴⁸ Guy de Maupassant, *Suicides*, p. 98.

l'ouverture des lettres en les « prenant à pleines mains ces vieux gages de tendresses lointaines, je les couvris de caresses furieuses ». Il ne savait pas encore qu'il est entrain de « caresser » ce qui causera sa perte. L'enjeu du dispositif scénique, ce n'est pas le suicide mais l'introspection d'une vie afin d'en évaluer sa valeur.

Le désespoir est né du constat de l'échec de la vie de Robert par lui-même et il évoque sa mélancolie provoquée par les « souvenirs d'amour : une bottine de bal, un mouchoir déchiré, une jarretière même, des cheveux et des fleurs desséchées⁴⁹. » L'on se rend compte qu'en réalité Robert est à la recherche de l'éternité, il se tuera à défaut : « Alors les doux romans de ma vie, dont les héroïnes encore vivantes ont aujourd'hui des cheveux tout blancs, m'ont plongé dans l'amère mélancolie des choses à jamais finies. » Cette mélancolie est liée au constat de l'échec de la vie de Robert qui est l'auteur de la lettre.

Maupassant approuve la thèse de Schopenhauer développée dans son livre : *Le monde comme volonté et comme représentation*, cette thèse qui stipule que « Le suicide est une marque d'affirmation intense de la Volonté ». Il s'agit bien sûr de la volonté de vivre parce que pour lui la « négation » c'est le fait de « détester les jouissances » de la vie alors que le candidat au suicide ne déteste pas ces jouissances. Au contraire il se tue à défaut de pouvoir en profiter. Le philosophe le dit explicitement dans ce passage :

Celui qui se donne la mort voudrait vivre ; il n'est mécontent que des conditions dans lesquelles la vie lui est échue. Par suite, en détruisant son corps, ce n'est pas au vouloir-vivre, c'est simplement à la vie qu'il renonce. Il voudrait la vie, il voudrait que sa volonté existât et s'affirmât sans obstacle ; mais les conjonctures présentes ne le lui permettent point et il en ressent une grande douleur. Le vouloir-vivre lui-même se trouve, dans ce phénomène isolé, tellement entravé qu'il ne peut développer son effort⁵⁰.

Paul dans *La femme de Paul*, Robert dans *Suicides*, le maire Renardet dans *La petite Roque*, le vicomte Gontran-Joseph de Signoles dans *Un lâche*, la servante dans *Histoire d'une fille de ferme*, Jean dans *Petit soldat*, père Amable dans la nouvelle éponyme, Madame Baptiste dans la nouvelle éponyme sont tous « mécontents » de leur condition de vie c'est pourquoi ils « renoncent » tous à la vie. Paul dans *La femme de Paul* se tue en découvrant que sa compagne est une lesbienne ainsi l'acte infamant le pousse à se jeter dans l'eau. Dans *Suicides* Robert n'a plus la force de revenir en arrière pour mener la vie qu'il veut vivre, ainsi il se suicide. Renardet dans *La petite Roque* a résisté pour vivre et pour cela il a mis la justice sur des fausses pistes, il va négocier jusqu'au dernier moment avec le facteur pour retirer la lettre contenant sa confession afin de continuer à vivre mais faces au refus du facteur, il se tue.

Le vicomte Gontran-Joseph de Signoles qu'on appelle « le beau signoles » dans *Un lâche* est un homme qui aime la vie et c'est ainsi qu'on le décrit : « Il vivait heureux, tranquille, dans le bien-être moral le plus complet. On savait qu'il tirait bien l'épée et mieux encore le pistolet⁵¹. » Il est un personnage qui choisit de vivre, c'est pourquoi il dit : « Quand je me battrai [...], je choisirai le pistolet. Avec cette arme, je suis sûr de tuer mon homme⁵². » Le vicomte se prépare aux pires situations et se voit déjà vainqueur pour rester en vie. Le jour où l'occasion de se battre en duel arrive, il a peur de se battre justement parce qu'il ne

⁴⁹ Guy de Maupassant, *Suicides*, p. 98.

⁵⁰ Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, *Op. cit.*, p. 549.

⁵¹ Guy de Maupassant, *Un lâche* in *Conte du jour et de la nuit*, Paris, Marpon et E. Flammarion, 1885, p. 684.

⁵² *Ibid.*, 688.

L'ALIBI DU SUICIDE CHEZ GUY DE MAUPASSANT

veut pas mourir mais l'alcool et la peur de se voir à jamais « marqué d'un signe d'infamie » s'il lui arrive de trembler devant le monde le mettent dans un état second :

Il regardait au bout du canon ce petit trou noir et profond qui crache la mort, il songeait au déshonneur, aux chuchotements dans les cercles, aux rires dans les salons, au mépris des femmes, aux allusions des journaux, aux insultes que lui jetteraient les lâches⁵³.

Il se tue sans tellement s'en rendre compte parce qu'il est dépassé par ce qui lui arrive : la peur, la honte et surtout ce que dira la société de ce duel. Ainsi la société est une criminelle chez Maupassant, elle commet des crimes moraux parce que la plupart de ceux qui se tuent se soucient de l'image que cette société retiendra d'eux. Ainsi elle ne fait rien pour aider les personnes en détresse, au contraire elle leur met la pression et les pousse dans l'abîme. L'image qu'il donne à voir dans la société compte beaucoup pour lui, c'est d'ailleurs l'une des préoccupations qui le pousse à boire et pour finir à se suicider.

Les deux amis soldats Luc Le Ganidec et Jean Kerderen dans *Petit soldat* aime la vie et d'ailleurs chaque dimanche quand ils sont libres partent se promener et profiter de la nature mais la découverte de « la fille à la vache » serait une source de déchirure et pour finir de trahison qui serait l'alibi du suicide de Jean. Lorsque Jean a assisté à la scène d'embrassade entre son ami Luc et la servante, il a eu « L'âme bouleversée, le cœur crevé » et face à la disparition des deux amoureux dans les bois, Jean sait qu'ils sont entraînés de faire l'amour et a compris le jeu de son camarade qui lui a caché cette histoire d'amour, c'est pourquoi « il sentait en lui un chagrin cuisant, une sorte de blessure, ce déchirement que font les trahisons⁵⁴. » Jean s'est senti trahi par son compagnon puisqu'ils ont fait ensemble la découverte de « la fille à la vache », son ami ne devait pas la courtiser à son insu, c'est ainsi qu'il se suicide en se jetant dans l'eau.

L'entente et la complicité entre les deux amis étaient presque parfaites mais la tache noire dans cette amitié, c'est ce changement soudain de comportement de Luc, c'est ce début de jeu de dissimulation entre les deux amis, et c'est qui faisait que Jean « [...] soupçonnait vaguement quelque chose, sans deviner ce que ça pouvait être⁵⁵. » *Ce quelque chose* c'est la fornication.

L'exemple le plus concret, c'est la vie de la servante Rose dans *Histoire d'une fille de ferme*, elle aime la vie, elle a des projets de mariage avec Jacques le valet de son maître dont elle est amoureuse. La trahison de Jacques la plonge dans une déception amoureuse surtout en se rendant compte de son état de grosse. Elle a bravé tous les problèmes : la fuite de Jacques, la mort de sa mère, l'accouchement d'un enfant illégitime, le manque de moyen matériel suffisant, la solitude... mais le plus dur c'est quand elle est demandée en mariage par son maître qui ignore l'existence de son enfant illégitime. Ainsi, face aux harcèlements de son maître la seule façon d'avoir la tranquillité c'est le suicide. La tentative de suicide de Rose constitue ici ce que dit Schopenhauer : « une délivrance », à partir du moment où elle a voulu se tuer pour avoir la paix :

Une fraîcheur délicieuse lui monta des talons jusqu'à la gorge ; et, tout à coup, pendant qu'elle regardait fixement cette mare profonde, un vertige la saisit, un désir furieux d'y plonger tout entière. Ce serait fini de souffrir là-dedans, fini pour toujours. Elle ne pensait plus à son enfant ; elle voulait la paix, le repos complet, dormir sans fin. Alors elle se dressa, les bras levés, et fit deux pas en avant. Elle enfonçait maintenant jusqu'aux cuisses, et déjà elle se précipitait, quand des piqûres ardentes aux chevilles la firent sauter en arrière, et elle poussa un cri désespéré, car depuis ses genoux jusqu'au bout de ses pieds de longues sangsues noires

⁵³ *Ibid.*, 688.

⁵⁴ Guy de Maupassant, *Petit soldat*, in *Conte du jour et de la nuit*, Paris, Marpon et E. Flammarion, 1885, p. 1031.

⁵⁵ *Ibid.*

*buvaient sa vie, se gonflaient, collées à sa chair. Elle n'osait point y toucher et hurlait d'horreur. Ses clameurs désespérées attirèrent un paysan qui passait au loin avec sa voiture. Il arracha les sangsues une à une, comprima les plaies avec des herbes et ramena la fille dans sa carriole jusqu'à la ferme de son maître*⁵⁶.

Le récit qui suit montre combien elle aime la vie et compte y rester donc les suicidés maupassantiens aiment la vie et se tuent à défaut. Elle mènera une vie heureuse par la suite, elle se mariera et ne songera plus à se tuer. L'idée de se donner la mort ne lui revient plus en tête même au moment où elle sera harcelée par son mari pour ne lui avoir pas donné d'enfant. Parlant du suicide, Arthur Schopenhauer a raison de faire cette comparaison en disant ceci :

*Quand, dans un songe pénible et épouvantable, l'angoisse a atteint son point culminant, elle nous éveille d'elle-même, et toutes les horreurs de la nuit s'évanouissent. La même chose arrive dans le songe de la vie, quand l'anxiété parvenue à son degré suprême nous pousse à en briser le fil*⁵⁷.

La vie est un songe selon Schopenhauer. Ainsi ce songe peut être magnifique ou noir. Lorsqu'il est noir on songe à s'ôter la vie et lorsqu'il est magnifique on veut rester éternellement ici-bas. Le plus bel exemple est celui de de la servante Rose dans *Histoire d'une fille de ferme* de Maupassant. Elle a voulu se tuer dans ses moments noirs mais après le passage de cette tempête dans sa vie elle n'a plus évoqué le suicide. L'on comprend à travers l'histoire de Rose que Maupassant rejoint Schopenhauer : on se suicide à défaut.

Négativité du suicide

La haine des prêtres qu'évoque Schopenhauer face au suicide est reprise par Maupassant dans *Madame Baptiste* où on assiste à un enterrement sans cérémonie religieuse. Le sacré et le mystère qui entourent les cérémonies d'enterrement disparaissent pour faire place à une banalité afin de montrer la négativité du suicide : « Le mort n'était suivi que par huit messieurs dont un pleurait. Les autres causaient amicalement. Aucun prêtre n'accompagnait⁵⁸. » À l'image de Charles Bovary dans *Madame Bovary* qui après le suicide d'Emma Bovary pleure. Ainsi Charles est comparé au mari de Madame Baptiste qui est le seul qui pleure la mort de sa femme pendant que les autres causent amicalement. L'église par son absence à l'enterrement projette une image négative qui sert de dissuasion pour les futurs candidats au suicide. La société emboîte le pas à l'église en refusant aussi d'accompagner Madame Baptiste en sa dernière demeure parce que la cérémonie n'était pas religieuse⁵⁹, elle est accompagnée de seulement huit personnes dont son

⁵⁶ Guy de Maupassant, *Histoire d'une fille de ferme*, Paris, Paul Ollendorff, 1891, p. 129.

⁵⁷ Didier Raymond à propos de Schopenhauer disponible sur : https://books.google.fr/books?id=tZ_BDwAAQB_AJ&pg=PT292&lpg=PT292&dq=Quand,+dans+un+songe+p%C3%A9nible+et+%C3%A9pouvantable,+l%E2%80%99angoisse+a+atteint+son+point+culminant,+elle+nous+%C3%A9veille+d%E2%80%99elle-m%C3%Aame,+et+toutes+les+horreurs+de+la+nuit+s%E2%80%99%C3%A9vanouissent.&source=bl&ots=hfIncnYT2R&sig=ACfU3U2-4YH1Y6EJ6YbFnwbJyscDVgl_1A&hl=fr&sa=X&ved=2ahUKewj20sGk-qvzAhUJahQKHUUCB68Q6AF6BAGDEAM#v=onepage&q=Quand%2C%20dans%20un%20songe%20p%C3%A9nible%20et%20%C3%A9pouvantable%2C%20l%E2%80%99angoisse%20a%20atteint%20son%20point%20culminant%2C%20elle%20nous%20%C3%A9veille%20d%E2%80%99elle-m%C3%Aame%2C%20et%20toutes%20les%20horreurs%20de%20la%20nuit%20s%E2%80%99%C3%A9vanouissent.&f=false

⁵⁸ Guy de Maupassant, *Madame Baptiste*, Gil Bla, novembre 1882, p. 379.

⁵⁹ « Vous saisissez maintenant pourquoi le clergé a refusé la porte de l'église. Oh ! si l'enterrement avait été religieux toute la ville serait venue. Mais vous comprenez que le suicide s'ajoutant à l'autre histoire, les familles se sont abstenues ; et puis, il est bien difficile, ici, de suivre un enterrement sans prêtres. » Guy de Maupassant, *Madame Baptiste*, p. 382.

L'ALIBI DU SUICIDE CHEZ GUY DE MAUPASSANT

mari qui est le seul à pleurer. C'est comme dans la société Ibo au Nigéria⁶⁰ où le suicidé est jeté dans la forêt maudite sans être enterré pour le punir parce que l'acte est abominable.

Le suicide est donc vu comme une abomination dans certaines sociétés et c'est cette image négative du suicide que combat Artur Schopenhauer⁶¹ dans son ouvrage *Le monde comme volonté et comme représentation*. Ainsi, pour lui, c'est surtout l'Église et quelques puissants qui décident à la place des autres et Maupassant à travers le narrateur ne dit-il pas dans *Madame Baptiste* que le clergé leur a « refusé l'entrée de l'église » alors que cette pauvre dame est tuée par le même clergé et par toute la communauté qui l'avait d'abord isolée⁶² avant de l'accepter et ensuite se moquer d'elle dans une cérémonie solennelle. Elle a choisi d'effacer avec l'accès au néant ce qu'elle n'a pas pu effacer ici-bas. L'enjeu du dispositif scénique dans cette nouvelle c'est l'effacement de la honte, faire disparaître à jamais le viol. Elle a fait des efforts grandioses pour exister, elle a tout accepté parce qu'elle veut vivre mais quand elle a compris qu'il n'y a pas de meilleur pour elle dans cette vie, elle s'est suicidée d'où toute l'importance du monologue d'Hamlet⁶³ qu'évoque Schopenhauer :

Mais au fond, on ne trouverait peut-être pas un homme, parvenu à la fin de sa vie, à la fois réfléchi et sincère, pour souhaiter de la recommencer, et pour ne pas préférer de beaucoup un absolu néant. Au fond et en résumé, qu'y a-t-il dans le monologue universellement célèbre de Hamlet ? Ceci : notre état est si malheureux qu'un absolu non-être serait bien préférable. Si le suicide nous assurait le néant, si vraiment l'alternative nous était proposée « d'être ou ne pas être », alors oui, il faudrait choisir le non-être, et ce serait un dénouement digne de tous nos vœux (a consummation devoutly to be wish'd). Seulement en nous quelque chose nous dit qu'il n'en est rien ; que le suicide ne dénoue rien, la mort n'étant pas un absolu anéantissement⁶⁴.

Schopenhauer s'inscrit ainsi dans la logique Shakespearienne qui montre la possibilité de choix entre « être » (rester) « ou ne pas être » (partir) quand on échoue ici-bas, il y a le bonheur de savoir qu'il existe une autre possibilité même si c'est le « néant ». Les malheurs que nous rencontrons nous poussent souvent dans un désespoir jusqu'à vouloir nous donner la mort c'est pourquoi Schopenhauer rappelle les propos de Hérodote à propos de la perte du goût de vivre : « Il n'est pas un homme à qui il ne soit arrivé plus d'une fois de souhaiter de n'avoir pas à vivre le lendemain⁶⁵. »

L'alibi du suicide dans les nouvelles de Maupassant est multiple et varié. Cependant il tourne autour de deux axes : ceux qui se tuent sans raisons et ceux qui se tuent par raison. Ainsi, cette conception se retrouve aussi chez le philosophe Schopenhauer. Les deux écrivains l'abordent différemment tout en montrant que le principal alibi du suicide est l'échec. C'est pourquoi nous avons montré que chez Maupassant, cette catégorie des gens qui se tuent sans raison possède en réalité une raison.

BIBLIOGRAPHIE

⁶⁰ Voir le roman : *Le monde s'effondre* de Chinua Achébé.

⁶¹ « Nous voyons, par exemple, dans la célèbre pièce chinoise *L'orphelin de la Chine* (traduction française de Stanislas Julien, 1834), presque tous les nobles caractères finir par le suicide, sans motif aucun, ou du moins sans que le spectateur ait eu l'idée qu'ils ont commis un crime. Et il en est de même, au fond, sur notre scène occidentale, comme le démontrent Palmyre dans *Mahomet*, Mortimer dans *Marie Stuart*, Othello et la comtesse Terzky. » <https://www.schopenhauer.fr/fragments/suicide.html#note1>, consulté le 22-12-2019.

⁶² « Elle était devenue pour la ville une sorte de monstre, de phénomène. On disait tout bas : ‘‘ Vous savez, la petite Fontanelle. ’’ Dans la rue tout le monde se retournait quand elle passait. » Guy de Maupassant, *Madame Baptiste*, p. 380.

⁶³ Voir Lorant André, *William Shakespeare : « Hamlet »*. Presses Universitaires de France, « Études littéraires », 1992, 130 pages.

⁶⁴ Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, pp. 483-484.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 484.

CAMUS, Albert,

- *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951.
- *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 1942.

DURKHEIM, Emile, *Le suicide*, Paris, Felix Alcan Editeur, 1897.

FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary*, Paris, Maxi-livres, 2002. Pour l'édition originale : Michel Lévy Frères en 1857).

LOJKINE, Stéphane, *La scène de roman. Méthode d'analyse*, Paris, Armand colin, 2002.

Lorant André, *William Shakespeare: «Hamlet»*. Presses Universitaires de France, « Études littéraires », 1992, 130 pages.

MAINGUENEAU, Dominique,

- *Le discours littéraire, paratopie et scènes d'énonciation*, Paris Armand colin, 2014.
- *Les Termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil, 1996.

MAUPASSANT, Guy,

- *Histoire d'une fille de ferme, Contes et Nouvelle*, tome I, texte établi et annoté par Louis Forestier, éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974.
- *L'Endormeuse, Contes et Nouvelle*, tome I, texte établi et annoté par Louis Forestier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974.
- *La femme de Paul, Contes et Nouvelles*, tome I, texte établi et annoté par Louis Forestier, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade](#), 1974
- *La petite Roque, Contes et Nouvelle*, tome I, texte établi et annoté par Louis Forestier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974.
- *Madame Baptiste, Contes et Nouvelles*, tome I, texte établi et annoté par Louis Forestier, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade](#), 1974.
- *Père Aimable, Contes et Nouvelles*, tome II, texte établi et annoté par Louis Forestier, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade](#), 1979.
- *Petit soldat, Contes et Nouvelle*, tome I, texte établi et annoté par Louis Forestier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974.
- *Suicides, Contes et Nouvelles*, tome I, texte établi et annoté par Louis Forestier, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade](#), 1974.
- *Un lâche, Contes et Nouvelle*, tome I, texte établi et annoté par Louis Forestier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974.
- *Une veuve, Contes et Nouvelle*, tome I, texte établi et annoté par Louis Forestier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974.

SARTRE, Jean-Paul, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1986.

SCHOPENHAUER, Arthur,

- (trad. Auguste Dietrich), *Parerga et paralipomena. Philosophie et science de la nature. Sur la philosophie et sa méthode. Logique et dialectique. Sur la théorie des couleurs. De la physiologie*, Paris, Félix Alcan, 1911.
- *Le monde comme volonté et comme représentation*, traduit par Auguste Burdeau, Paris Librairie Félix Alcan, 1912, Numérisé par Guy Heff.

Webographie

Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation* <https://www.schopenhauer.fr/oeuvres/fichier/le-monde-comme-volonte-et-comme-representation.pdf>, consulté le 29- 06-2020.

Guy Heff, <https://www.schopenhauer.fr/fragments/suicide.html#note1>, consulté le 10 -03- 2021, dernière mise à jour le 01 février 2019.